

A Pompéi la vie quotidienne prise sur le vif

Par Jean-Louis Rieusset

*Conférence n°4035, séance publique du lundi 6 octobre 2008,
Bull. de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier n°39, pp. 289-297*

L'éruption du Vésuve du 24 août 79 de notre ère relatée par un témoin oculaire, Pline le Jeune, a projeté trois mille mètres cubes de cendres brûlantes, roches diverses et surtout lapilli à vingt mille mètres d'altitude où un vent stratosphérique du Nord Ouest poussa cette nuée ardente. Celle-ci retomba en particulier sur Pompéi, écrasant les toitures et obstruant en quelques heures rues et bâtiments sous un déluge de matériaux volcaniques. La plupart des habitants ne purent s'échapper sous le nuage sombre aux reflets d'enfer dont les poussières, mêlées de gaz sulfureux, pénétraient dans leurs poumons et les asphyxiaient. Ils furent ensevelis sous les cendres qui, en devenant du tuf, ont conservé en creux la forme exacte de leur corps. Il a suffi de remplir de plâtre liquide ces cavités pour faire réapparaître leurs traits et leur dernière attitude, une attitude de vivant. On a ainsi traité 655 corps sur un millier de victimes repérables.



Les fouilles entreprises depuis le dix-huitième siècle ont aussi permis de remettre au jour les murs des bâtiments décapités et leurs fresques, ainsi que beaucoup de sculptures et d'ustensiles de la vie quotidienne au premier siècle de l'Empire. On a restauré les maisons les plus intéressantes, ce qui permet de

visualiser exactement tout ce que nous ont conté sur la société romaine et ses mœurs les nombreux écrivains de ce temps : Tacite, Tite-live, Martial, Tibulle, Propertius, Ovide, Pétrone et Sénèque. Paradoxalement c'est à cette atroce mort collective que nous devons de voir, vingt siècles après, Pompéi en pleine vie.

Cette cité samnite puis grecque avait été conquise par Rome en 283 avant Jésus-Christ. Elle s'était reconstruite au siècle suivant puis avait participé à la révolte de plusieurs provinces italiennes contre la brutale occupation romaine. A l'issue de cette « guerre sociale » Sylla, vainqueur, dut leur accorder le Droit de Cité. Il dota Pompéi d'une basilique où on rendait la justice, d'un temple à la triade capitoline (Jupiter, Junon et Minerve) puis y installa une colonie de vétérans, ce qui amena la construction d'un théâtre, d'un odéon, d'un amphithéâtre et de thermes. César reforma l'administration et dota les villes de municipalités élues après de vraies campagnes électorales comportant des inscriptions sur les murs à la gloire des candidats. Sous la « Pax Romana » d'Auguste l'ordre et la prospérité s'accrurent encore.



Pompéi devint une résidence de luxe où quelques grandes familles, ainsi que des plébéiens et des affranchis enrichis, occupaient de diverses façons l'otium, le loisir studieux, par opposition au negotium, les affaires. Les divers métiers et professions étaient exercés par les autres habitants, dont des milliers d'esclaves. En partie démolie par un séisme en 62 de notre ère, la ville était en pleine restauration quand survint l'éruption de 79.

Dans le cadre étroit des antiques remparts, les maisons sont contiguës et les pièces resserrées. Mais les riches ont acquis la maison la plus proche pour

agrandir leur demeure en profondeur. Derrière des boutiques donnant sur la rue et occultant la lumière venant d'elle, l'atrium est - avec son impluvium recueillant lumière et eau rafraîchissante – le cœur de la domus sur lequel ouvre en particulier le tablinum où le maître reçoit ses « clients ».



Au-delà un vaste péristyle est entouré d'une élégante colonnade et dessert les pièces réservées à la famille ou aux intimes : Le grand salon (oecus), la salle à manger (triclinium) où la table est entourée sur trois côtés de lits où l'on s'étend à demi, la cuisine, les sanitaires et les chambres. Presque toutes les pièces ne sont éclairées que par l'atrium ou le péristyle. Aussi des peintures murales visent à agrandir ces espaces clos avec le plus grand réalisme, de perspectives de colonnades en trompe l'œil et même de paysages, flore et faune comprises, évocation de la nature, ce paradis d'au-delà des remparts. Mais lorsqu'on a pu lui faire une place, un jardin s'étend derrière la maison avec un palmier ou des cyprès au dessin pur, des oliviers ou des orangers, quelques arbres fruitiers, des buis taillés, des plates bandes florales autour d'une statue, une pièce d'eau sous une tête de marbre d'où jaillit l'eau. L'eau courante, amenée par un aqueduc et des tuyaux de plomb, assure fraîcheur et confort. Aussi les oiseaux sont-ils nombreux à voler et chanter dans ce petit paradis. L'autel des dieux lares y a souvent émigré dans une chapelle. La Villa Félix possède un triclinium extérieur et trois petits ponts enjambant la pièce d'eau centrale.

Les villas campagnardes ont une autre structure, jusqu'à ressembler à des palais, comportant des thermes, largement ouvertes par des portiques sur des parcs plantés de pins, cyprès, lauriers, lauriers-roses et massifs de buis, parmi lesquels serpentent des allées parsemées de groupes sculpturaux et de vasques où boivent les oiseaux. Ici une treille offre son ombre. Ailleurs un jardin potager

donne des légumes frais, un verger des fruits. Au-delà s'étendent des vignes, des bosquets et des oliveraies dont les esclaves récoltent les raisins, le bois ou les olives. Certaines sont bâties au bord de la mer. Même ailleurs, les familles les plus riches, voulant manger des poissons vraiment frais, en élèvent dans un vivier où l'eau de mer est fréquemment renouvelée. Ils ont parfois des réserves de chasse ou des installations d'élevage de lièvres ou chevreuils. Leurs arbres fruitiers ont été savamment greffés. Leurs cerisiers viennent d'un noyau ramené d'Anatolie par le général Lucullus. Ils ont enfin des ruches, car le miel est le seul sucre connu et la cire sert à de nombreux usages. Telle est la maison de campagne de la gens de Poppée, la maîtresse puis la femme de Néron, récemment dotée d'un complexe architectural consacré aux réceptions et aux loisirs et d'une piscine de plus de soixante mètres de long adroitement insérée dans le parc.

La journée commence tôt pour le pater familias, chef de la familia (la « gens » des nobles étant en voie de désagrégation). Il se fait raser puis habiller sur un pagne ou un caleçon d'une tunique courte et de sandales et revêt le plus souvent le pallium, longue bande de tissu hérité des philosophes grecs qui se revêt beaucoup plus facilement que la toge. Celle-ci, demi-cercle de six mètres de diamètre savamment drapée par un serviteur, est réservée à la vie publique et aux gestes d'orateur, avec ses bandes de pourpre dont la largeur fait reconnaître le rang de chacun. Puis le maître reçoit ses clients, hommes libres dépendant de lui moyennant des droits et devoirs réciproques. Par cet acte de déférence quotidien et un soutien électoral les clients méritent une protection et une assistance financière. Enfin le dominus sort pour ses affaires et éventuellement ses fonctions civiques, souvent vers le forum autour duquel se trouvent la curie municipale, la basilique et les principaux temples. Par ailleurs il exerce toujours le droit de correction sur ses esclaves et ses enfants, allant parfois jusqu'à la mort pour les esclaves et à l'abandon à sa naissance pour un enfant non désiré. Les autres sont présentés aux dieux autour de l'autel familial. Ils vont désormais porter sur leur poitrine une bulle d'or contenant des amulettes et auront droit à la robe prétexte jusqu'à leur majorité, sans se priver pour autant de jouer en petite tenue avec les enfants des esclaves domestiques.

La matrone, elle, reste juridiquement soumise à son époux mais a vu son sort s'améliorer. Elle garde maintenant la disposition de sa dot et de ses héritages. A son réveil elle se confie aux soins de ses servantes qui la baignent, la frictionnent avec des onguents parfumés, la fardent, la parent de bijoux et la coiffent à la nouvelle mode : Au sévère chignon de Livie, femme d'Auguste, ont succédé des ondulations faites au fer, des nids d'abeille superposés jusqu'à trente centimètres et des tresses parfois postiches retombant sur les épaules. Puis elles l'habillent, sur des sous-vêtements désormais ajustés, d'une tunique longue, la stola, retenue par une ceinture et souvent par des fibules sur les manches, enfin d'une pallia plus fine que le pallium masculin pouvant lui couvrir la tête pour sortir, règle de plus en plus délaissée car dérangeant la belle

coiffure. La laine et le lin blanc sont souvent remplacés sous Néron par des étoffes venues d'Orient légères et multicolores. Pétrone décrit ainsi Fortunata : elle vint donc, la tunique verte relevée par la ceinture laissant voir une robe couleur cerise et des mules blanches brochées d'or.



Pendant sa longue toilette la matrone donne ses ordres domestiques, surveille le travail de ses enfants, peint ou fait de la musique ou encore écrit des vers comme la célèbre Sapho. Certaines femmes ont créé une entreprise : Eumachia a fait construire sur le forum une grande boutique de mode où la statue de Livie trône dans l'exèdre, cependant qu'elle a placé sans complexe la sienne propre dans l'abside.

L'après-midi, après une éventuelle sieste, la matrone reçoit chez elle ses amies ou va rejoindre aux thermes les personnes de son sexe dans la partie qui leur est réservée. Un vestiaire, à l'entrée, offre des casiers pour les habits. On passe ensuite s'asperger dans le tepidarium à la température modérée, avant d'entrer dans le caldarium contenant l'alveus, bassin d'eau chaude, et le labrium, bassin d'eau froide qui permet de séjourner dans cette ambiance surchauffée. Le pavement du caldarium repose sur de petits pilastres en brique pour la circulation de l'air chaud comme les doubles parois latérales. Enfin le

frigidarium permet de raffermir la peau dans son bassin d'eau froide. Tout autour s'étendent de beaux jardins pour les bains de soleil ou un exercice physique modéré. On passe aux thermes des heures entières pour y retrouver des amis, acheter de quoi manger à des marchands ambulants, jouer à la balle ou se faire épiler, quitte à importuner Sénèque par ses cris. Leur décoration somptueuse traite de sujets souvent érotiques et offre au commun le luxe des maisons nobles.

La moindre fête est le prétexte à des jeux : combats de coqs en champ clos e surtout courses de chars, lutttes contre des bêtes féroces, ou entre des gladiateurs diversement armés dans l'amphithéâtre. Un grand théâtre et un odéon abrités du soleil par un velum proposent quelques tragédies grecques peu populaires, mais surtout des comédies, farces, musique et danse. La flûte, la lyre et la harpe sont, avec les percussions – tambourins, cymbales, castagnettes et soufflets mus par un pied – les instruments les plus répandus. Le chant a transformé des pièces de théâtre en véritables opéras. Néron veut y surpasser les professionnels par ses vocalises. La danse est très appréciée pendant les banquets, exécutée par de lascives Andalouses, comme au théâtre, où ce sont surtout des ballets de jeunes filles. On vient d'inventer la pantomime : tandis qu'un chœur chante, un acteur danse, seul sur la scène, les différents rôles en changeant de place, de masque et de perruque. Orientaux ou Grecs, les stars de cet art sont adulés et peuvent devenir des favoris de l'empereur. Les lectures publiques restent le monopole des villas patriciennes car les manuscrits sont aussi rares que les auditeurs cultivés.

Rares sont même les écoles élémentaires, à la rude discipline, pour apprendre à lire, à écrire (sur des tablettes enduites de cire) et à compter à des enfants de sept à onze ans. C'est alors l'âge d'entrer en apprentissage pour les enfants des plébéiens alors que ceux des plus riches vont recevoir à domicile une véritable culture en grec et en latin d'un « grammairien » (généralement un affranchi) déroulant les précieux volumens de papyrus de Virgile, Tacite ou Ovide dont il montre les subtilités grammaticales et fait l'explication littéraire. Ensuite les fils des Patriciens, bénéficient des leçons d'un rhéteur, généralement grec, qui les forme à l'art oratoire par l'étude des meilleurs auteurs pour les rendre aptes aux controverses judiciaires ou politiques.

Les courtisanes que les jeunes prennent alors comme compagnes d'un temps pour de romantiques rencontres dans la nature puis chez elles sont, à la différence des prostituées, cultivées à l'image des hétaires grecques, chantent, jouent de la lyre ou lisent des vers à la mode jusqu'à des élégies promises à l'immortalité. Ces préludes amoureux cesseront le jour où le jeune homme prendra une fiancée de son rang, mais il retrouvera les courtisanes dans les banquets dont elles sont un des attraits.

D'anciens esclaves affranchis et devenus très riches ne savent souvent lire que les majuscules ! Cela n'empêche pas le héros du Satiricon de Pétrone, Trimalcion, d'avoir à sa table pour le repas du soir - la cène – le rhéteur

Agamemnon avec de joyeux commensaux. Ses festins sont célèbres ! Pétrone en détaille les plats aussi nombreux que recherchés : en particulier tétines de truie macérant dans une saumure de saumon, sanglier entouré de marcassins en pâtisserie contenant des grives vivantes, desserts les plus inattendus. Il en conte la fin licencieuse dans l'ivresse, les étreintes entre convives. Moins vulgairement les patriciens laissent libre cours à leur sensualité. Autour de leurs lits de table les peintures érotiques, voire pornographiques (ces dernières non projetées ici), communes dans les lupanars, apparaissent aux murs du triclinium. Il est vrai qu'une tête de mort y rappelle aux convives que le temps leur est compté pour déguster des plats raffinés, se divertir de cent façons, aimer...et mourir !



En tous cas les mœurs se sont beaucoup relâchées avec l'abondance, une foule de désœuvrés ayant succédé aux paysans-soldats disciplinés et frugaux. Le mariage « par usage » désormais le plus courant, fait entrer la femme dans la famille du mari après l'accord des deux pater familias pour les fiançailles et au moins un an de vie commune ininterrompue. Il se réduit à une cérémonie privée et une poignée de mains suivi de la formule dite par la mariée : « où tu seras Caius je serai Caïa ». Quant au divorce qui le rompt, il est souvent signifié par une simple lettre qui peut maintenant être écrite par l'épouse. Les Romains d'un milieu aisé font en moyenne durant leur vie trois mariages basés plus sur l'intérêt que sur l'amour. De plus les maris ont le droit de cuissage sur leurs esclaves. Ils peuvent aller jusqu'à échanger leurs épouses, adopter un enfant ou épouser une femme enceinte pour perpétuer leur lignée, en raison de la forte mortalité des femmes en couches et des enfants (dont moins d'un tiers atteint

vingt ans) amenant souvent la matrone à ne pas vouloir subir un dangereux accouchement. Par ailleurs séduire une femme n'est pas punissable sauf si elle appartient à la caste des citoyens ou s'il s'agit d'un inceste. Si un homme libre ne peut avoir une liaison avec un autre homme libre, il peut en avoir une avec une femme mariée. Avec la liberté plus grande des femmes on ne se limite plus au rapport sexuel occasionnel et clandestin. La passion véritable et durable se multiplie avec son cortège de plaisirs mais aussi de souffrances. Des poètes la chantent et des amants l'affichent.

Les esclaves, anciens prisonniers de guerre, achetés sur les marchés ou nés dans la maison, sont assimilés à des biens mobiliers ou à des animaux et portent en principe un collier de métal mentionnant les nom et domicile de leur maître. En pratique il y a entre eux de grandes différences de niveau de vie et de condition suivant leurs capacités et leur emploi ou s'il sont amis d'enfance du patron. Certains possèdent eux-mêmes des esclaves, deviennent intendants ou conseillers, ce qui conduit souvent à l'affranchissement et même à la citoyenneté romaine. Certains seront enterrés dans le monument funéraire de la familia de leur maître où une inscription perpétuera leur souvenir. Par contre la vie est dure pour ceux qui cultivent la terre, extraient ou manipulent des pierres de taille, alors que les employés des commerçants ou des artistes partagent leur vie intéressante et que certains deviennent médecins, ingénieurs ou trésoriers.

Les fresques et mosaïques restituent bien les gestes des différents métiers, effectués soit par leurs professionnels soit par des amours.



Des marchands ambulants sont tolérés à certaines heures sur le forum, mais c'est à côté au macellum (marché en partie couvert) que l'on trouve fruits, légumes et condiments et surtout le « garum » très prisé ressemblant au nuoc-man indochinois, des fromages des Cévennes et des poissons de mer frais pêchés au large : thons, lours, dorades, murènes. Les mollusques, coquillages et crustacés ont la faveur des gastronomes et des parcs à huîtres bordent le golfe de Naples.

Les rues principales comportent des points d'eau et des passages piétons surélevés pour les traverser. Elles sont bordées de boutiques tenues le plus souvent par un couple dont la femme assure la vente. Le pain est vendu en miches non loin des meules où la farine a été broyée. Le vin passe d'une jarre à une mesure étalonnée puis à la cruche du client. On le boit de préférence coupé d'eau parfois salée ou adoucie de miel. De belles amphores étiquetées conservent les grands crus parfois très longtemps : Alba Helvia de Gaule ou Chio de Grèce ou Falerne de Campanie. Des « thermopolia » vendent des mets à manger sur place ou à emporter, les mets chauds tirés de récipients encastrés dans leur étal au-dessus de braises. Les Macdos ont donc des ancêtres romains ! Ailleurs on prépare des parfums, des onguents et des baumes que nous voyons de gracieux amours faire tester par une créature ailée. D'autres putti gravent un plateau ou façonnent un bijou devant une balance de précision. D'autres enfin exécutent les différentes phases du lavage des tissus

Une enseigne de mosaïque détaille les activités d'un verrier. Des ustensiles de la vie quotidienne : coupes, miroirs, vases, patères en argent décorées en relief et souvent rehaussées d'or sont de précieuses œuvres d'art. Des rinces doigts suppléent à l'absence de couverts. Une partie de ces productions s'exportent par le port proche de la ville, qui importe en échange des objets venant de loin. Des coupes de verre irisé mettent en valeur les fruits qu'elles présentent. Le célèbre vase bleu décoré de verre camée témoigne de la perfection atteinte. Des ateliers d'artistes de talent sculptent des copies en marbre de statues grecques qu'elles nous transmettent, les originaux en bronze ayant souvent été refondus. Ils créent aussi des bas-reliefs originaux et des bustes immortalisant les traits d'un notable ou décrivent la misère humaine. D'autres décorent les sols ou les murs de mosaïques multicolores. Enfin des peintres dotés de techniques étonnantes réalisent des fresques contant des scènes de la vie courante ou des histoires de héros et de dieux.

Sur la vie courante ? Ils nous montrent une jeune femme admirée nue en public, divers animaux sauvages, une course de chars entre des amours rendant plus drôles les activités ludiques comme les divers métiers.

Sur les scènes tirées des histoires de héros et de dieux ? Pasiphae reçoit de Dédale une vache en bois qui va lui permettre de s'offrir au taureau pour enfanter le Minotaure, Hercule enfant étrangle des serpents devant Jupiter et Alcène, Europe est enlevée par le taureau qui l'a séduite en qui se cache Jupiter, grand spécialiste des métamorphose pour le temps d'une aventure,

Cassandra est arrachée à la statue en bois d'Athéna, le roi Penthée refusant le nouveau culte de Dionysos va être déchiqueté par les Ménades.

Toutes ces histoires n'étaient pas pour les Anciens des contes distrayants mais des mythes qui les aidaient à expliquer les secrets du cœur humain et du monde pour en tirer le meilleur profit. Pour eux le monde était un tout et un humain pouvait être métamorphosé en animal – voire en plante – sur un caprice des dieux. Aussi les cérémonies expiatoires visaient-elles à se les rendre favorables en réponse au sacrifice d'un animal. Dans ce but, Rome acceptait n'importe quelle religion à condition qu'elle n'en combatte aucune autre et surtout pas la religion romaine. Chaque famille honorait quotidiennement, outre Vesta, les mânes de ses ancêtres, son génie et ses dieux lares sur un foyer trônant au centre de la maison entretenu par le pater familias. Un serpent « agathodaemon », démon favorable, s'enroule autour de l'autel pendant un sacrifice. La religion officielle élevait ces cultes familiaux au niveau de l'Etat, mais dressait dans chaque cité un temple à la triade capitoline, imposant partout un rituel très strict, y compris pour le culte de l'empereur. Ceci dit, la foi religieuse s'affaiblissait au fur et à mesure que grandissaient la richesse et les plaisirs. Et les cérémonies restées les plus vivantes étaient celles qui, tout au long de l'année, fêtaient les divers événements jalonnant la vie humaine.



L'année commençait avec le printemps par un mois consacré à Mars, père divin de Romulus et Rémus d'après le serment de leur mère, vestale tenue à

la virginité, de ne s'être laissé féconder que par cet immortel. Ce dieu de la guerre favorisait l'extension de l'Empire avec l'aide de Minerve, déesse de la sagesse et de la prudence même dans les combats. Mars est souvent représenté avec sa compagne antithétique, Vénus, qui a à Pompéi comme protectrice de la ville un grand temple dont il ne reste malheureusement que d'imposantes ruines. Il en eut un fils, Cupidon, enfant provocateur qui lance des flèches pour inoculer l'amour à tort et à travers.

Le mois suivant, Avril, fut justement consacré à Vénus. Elle représente l'éternel féminin que Jupiter fit surgir de la mer originelle, la beauté désirable qui entraîne son amant au-delà de la volupté jusqu'au charme céleste du beau éternel – sans se soucier des conséquences. Vénus fut aussi la mère d'Enée, le héros troyen survivant (vu ici portant son père) qui, selon Virgile, aborda ensuite au Latium pour y fonder la nation romaine et que César revendiqua plus tard comme aïeul. Pour Ovide : « Aucune saison ne convient mieux à Vénus que le printemps. Jeunes épouses, ôtez à sa statue de marbre ses parures anciennes et lavez-la toute entière avant de l'entourer de tout ce que la déesse fait s'ouvrir (aperire) dans la nature ».

Ensuite, entre le 26 Avril et le 1er Mai, les floralies fêtaient la déesse des fleurs qui confia ses aventures au même Ovide : « Nymphes vagabondes, je fus enveloppée par Zéphir qui me coucha dans l'herbe et m'aima. Alors apparut autour de nous un tapis de fleurs de toutes formes et couleurs. Dès qu'elles eurent bu la fraîche rosée, elles offrirent leur parure naissante aux caresses du soleil. Je cueillis les plus belles pour en tresser des couronnes qui se mêleront à la chevelure des dieux. Mais les hommes ne furent pas oubliés pour autant : de l'abondance des fleurs viendra celle des fruits, la vendange sera belle et l'huile d'olive coulera à flots. C'est moi qui attire vers le cytise, la violette ou le thym l'abeille qui donnera du miel. Fleur de l'âge de l'année j'en porte toutes les promesses.



Aussi je ris sous cape des incartades des jeunes qui accompagnent mes fêtes jusqu'au sein des nuits parfumées. » Venant après Flore, Pomone, déesse de la fertilité des arbres fruitiers, arme sa main d'une serpe pour émonder et greffer. Elle ne songe pas à l'amour et clôt avec soin les vergers pour les défendre des faunes cornus et des satyres bondissants.

Le moi de Mai est celui d'Apollon dieu de la lumière, de la musique et des oracles. Il préside à la fondation des villes, porte secours aux hommes par son fils, Esculape, dieu de la médecine, et protège les troupeaux. Mercure fait marcher le commerce (mercator) et porte les messages des dieux.

Juin, mois de la jeunesse (juventus) est consacré à Junon et réputé comme le meilleur moment de l'année pour se marier. Protectrice des épouses et de l'amour codifié (à l'inverse de Vénus) Junon l'est aussi des finances domestiques. Juillet, mois de Jupiter, a été aussi mis sous le patronage de Jules César et Août, mois de Cérès, déesse des moissons, sous celui d'Octave devenu Auguste, terme équivalent à divin, dont le culte vint de l'Orient et qu'il n'accepta pas à Rome, sauf pour son génie. Mais ce culte impérial fut ensuite rendu à tous les empereurs comme acte d'allégeance à l'Empire des peuples qui y vivent.

Septembre : les récoltes finies commencent les orages, foudres de Jupiter fabriqués par Vulcain, qui peut si on le prie rendre plus profitables les exploits des chasseurs qui s'élancent alors.



Octobre : l'automne commençant rend les ombres frileuses, les rayons de Phoebus, tièdes, sont recherchés. Ils transforment en or les feuilles des futées et celles de la vigne alourdie de ses grappes. Bientôt le vin nouveau montera au cerveau. Bacchus vêtu ici seulement d'une grappe est déjà célébré par oiseaux et serpents devant le beau Vésuve connu comme paisible dont le sol donne au vin sa saveur réputée.

Novembre est consacré au Sagittaire et à la sœur antinomique d'Apollon, Diane, chasseresse farouche et lunaire qui réserve son culte aux femmes au point de faire dévorer par ses chiens un homme qui venait s'y joindre. Décembre est sous la douce protection de Vesta, gardienne des foyers, servie dans ses temples par de virginales vestales. En janvier la porte fermée du temple de Janus garantit la paix hivernale. Enfin Février, mois des fièvres place sous la protection de Neptune marins et pêcheurs et finit l'année par des cérémonies expiatoires. Chaque propriétaire fait le tour de sa maison et de ses terres pour en chasser les forces mauvaises et la foule urbaine en procession fait retentir de ses supplications les rues de la cité.

Venons-en aux bacchanales qui se déroulaient ici dans la villa des Mystères. Ces fêtes venues de Grèce avaient encouru de graves accusations. Tite-Live les décrit comme l'ancre de toutes les perversions où de jeunes initiés étaient violés pendant que des chants obscènes couvraient leurs cris. Cela provoqua deux sénatus-consultes pour les réprimer en condamnant à mort des milliers d'hommes. Désormais on ne voit plus de tels excès et la soulerie n'entraîne plus que des débauches consenties ou porte à des divagations prophétiques liées au culte de Bacchus. Le symbole de ce dieu est le masque et ses apparitions font perdre le sens. Surabondance de vie instinctive ses fêtes font sauter les barrières de la vie sociale. Déjà Euripide dans « Les bacchantes » faisait chanter au chœur des femmes dionysiennes : « La femme y donne le sein à de jeunes animaux sauvages, le serpent y déroule ses anneaux, le vin coule à flots, il y a dans l'air une palpitation comme d'encens oriental ».

Dans le sanctuaire de Delphes, dont les oracles restent recherchés sous Néron, Dionysos-Bacchus est vénéré pendant la mauvaise saison et Apollon, consulté tout le reste de l'année, y conseille la recherche de l'harmonie et le pardon, alors que Dionysos inspire le délire bachique et les orgies. Cette opposition signifie sans doute qu'il ne faut pas toujours refouler ses instincts.



Il faut dire que la vie de Bacchus avait été orageuse : Sa mère, Sémélé, une simple mortelle, avait une nuit voulu voir les traits véritables de son amant céleste, malgré les instantes objurgations de celui-ci. La vue du visage de Jupiter l'avait foudroyée à l'instant même. Comme elle était enceinte, le dieu lui avait ouvert le ventre et avait fait coudre dans sa cuisse le futur Bacchus qui, à terme, sortit de la cuisse de Jupiter, provoquant la fureur de Junon. Au cours d'une vie aventureuse et enthousiaste il inventa le vin, qui favorise la communion entre les hommes et la fécondité mais provoque les transes de ses initiés enivrés.

A Pompéi, entourée de riches vignobles et très hellénisée, le culte de Bacchus est particulièrement vivant et les bacchanales sont tolérées extra muros au-delà de la porte Ouest et de l'alignement des monuments funéraires dans le vaste cadre de la Villa de Mystères aux très nombreuses pièces. A son péristyle succèdent un atrium et un tablinum superbes puis plusieurs salles élargies par des trompe-l'œil qui mènent, au fond de la demeure, à un vaste triclinium aux murs entièrement recouverts d'une fresque continue. Celle-ci présente sa fraîcheur originelle : sur un fond de cinabre très précieux, le fameux rouge pompéien, vingt neuf personnages grandeur nature y évoquent probablement à la fois la mort et la divinisation de Sémélé et les étapes de l'initiation d'une jeune fille au culte bachique. A l'entrée une grande prêtresse supervise l'enchaînement

des épisodes. C'est d'abord la lecture du rituel par Bacchus enfant. Puis une prêtresse vue de dos et trois assistantes procèdent à un rite funéraire en l'honneur de Sémélé. Suit une scène pastorale dionysiaque : un silène joue de la harpe et une nymphe de la flûte de Pan devant un berger caressant ses bêtes. On rencontre alors une autre candidate qui fuit, comme l'indiquent la direction de sa marche, le geste de sa main et son manteau gonflé au-dessus de sa tête, la cérémonie qui se déroule à sa droite : un autre silène y fait boire une grande coupe de vin à un satyre et un jeune homme brandit un de ces masques effrayants qu'affectionne Bacchus. Mais on voit ensuite que celui-ci, sans masque, est jeune et beau entre les bras de sa mère divinisée. Malheureusement le haut de la fresque manque à cet endroit. Eblouie, la jeune impétrante tombe à genoux pour vénérer un grand symbole voilé de la fécondité sous les coups de fouet, symbolisant le foudroiement de Sémélé, qu'elle reçoit d'une figure ailée. Elle donne libre cours à ses larmes sur les genoux d'une femme, consolée par une autre de la confrérie portant un thyrses, pendant qu'une bacchante danse pour célébrer le dénouement de l'épreuve. Il ne reste plus qu'à faire la toilette de la nouvelle initiée (ou mariée) et à la coiffer devant un miroir tandis que Cupidon, satisfait met son arc au repos.

Tout est admirable ici : la composition de l'ensemble, les gestes des personnages et l'expression de leurs visages.



Deux autres cultes initiatiques sont en pleine expansion, avec une visée beaucoup plus haute, car la religion romaine, où une collectivité négociait avec

les dieux un succès ou la fin d'une épreuve contre le sacrifice d'un animal, était trop utilitariste pour satisfaire l'évolution de la culture et des mœurs : le culte de Mithra, représenté sur le dos d'un taureau qu'il égorge, mais surtout celui d'Isis, ramené d'Égypte par les légions. Pompéi en devint le principal centre en Italie et lui dédia, sous le nom de Stella Maris, un temple dont la crypte, dite purgatorium, a livré des objets égyptiens avant même ceux que l'on trouvera en Égypte. Isis est la veuve admirable qui a reconstitué le corps de son époux assassiné puis dépecé, Osiris, puis s'est fait féconder par lui pour donner naissance à la lignée des pharaons, alors qu'Osiris devenait le dieu de l'au-delà où il accueille les morts, au moins les privilégiés. Le vrai titre du Livre des Morts est « le livre de sortie au jour ». Les fresques de ses temples évoquent des paysages fantastiques ou des architectures oniriques, témoignage d'un mysticisme affirmé.

Mais cette religion à mystères visant à répondre à l'inquiétude de ses initiés sur leur destin personnel va être remplacée par le Christianisme naissant en ce siècle même à l'Orient de l'Empire, qui apportera à chaque homme, fut-il esclave, la promesse d'une éternité de bonheur après la mort.

Cela montre qu'il serait injuste de n'évoquer de la société romaine que ses vices – guère différents des nôtres d'ailleurs – qui n'étaient prédominants ni dans l'espace ni dans le temps. Les œuvres d'art sont nombreuses à témoigner d'aspirations plus hautes.

L'empire romain, charpenté au cours du long règne bienfaisant d'Auguste, a été un cadre précieux pour l'expansion du christianisme et ses institutions étaient assez solides pour surmonter bien des épreuves et nous léguer une partie de notre civilisation.

Alors ? Laisserons-nous retourner dans le passé ce couple de petits amoureux du premier siècle ou écouterons-nous ce qu'ils peuvent avoir encore à nous dire ?



(Cette communication était accompagnée de la projection de 356 diapositives)